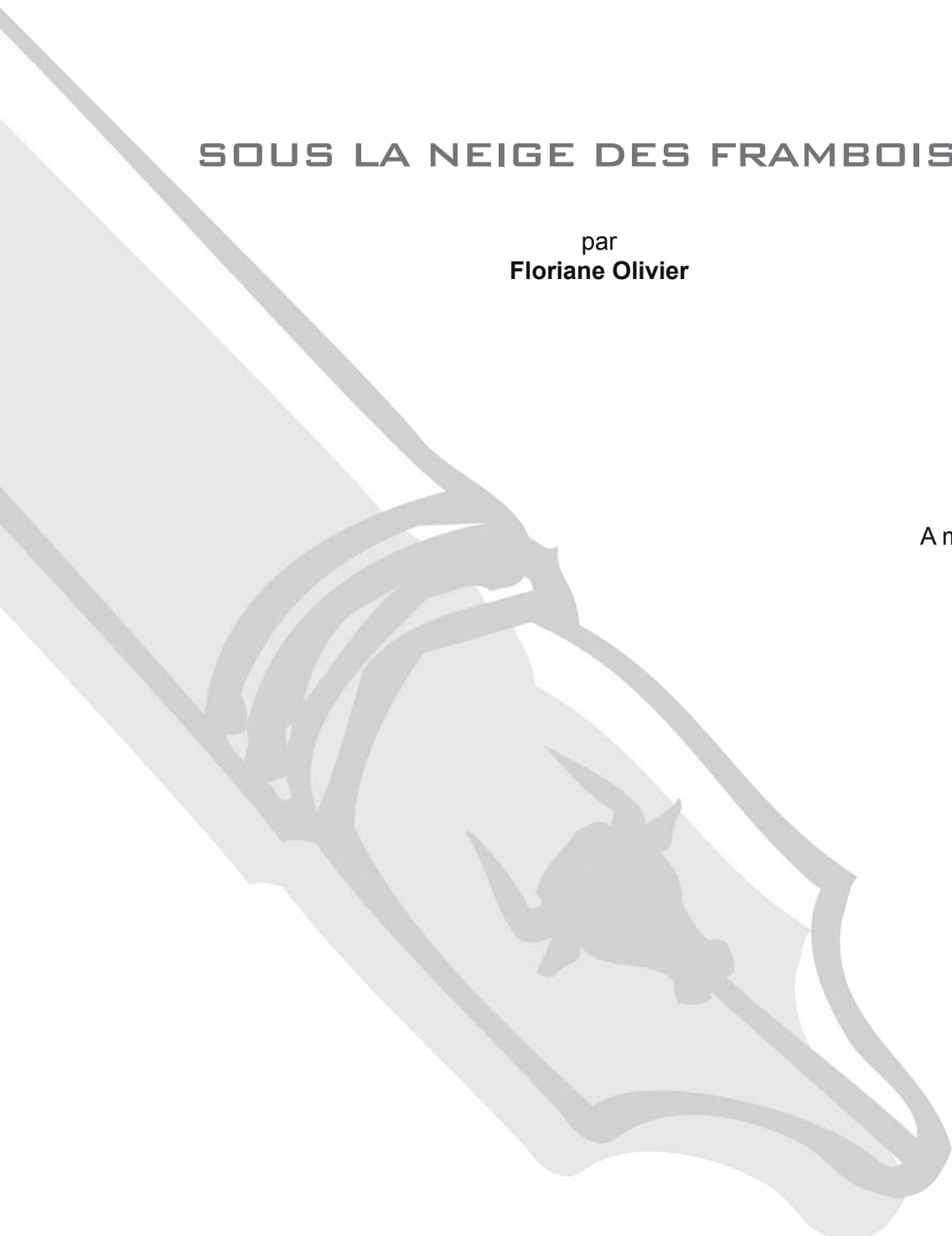


SOUS LA NEIGE DES FRAMBOISIERS

par
Floriane Olivier

A ma Mamie...



Je me souviens, l'été, au jardin. Il y avait ce petit muret, et le portail en fer, avec sa rouille et ses gonds mal graissés. Mamie le fermait à clé derrière elle, espérant nous barrer le passage, mais on passait par-dessus, on se râpait le ventre contre les briques mal polies, et on sautait. On avait de l'herbe jusqu'aux genoux, et ça nous chatouillait. On se grattait au sang, parfois. Mais peu importe. On dépouillait les framboisiers de leurs fruits roses et charnus. On avalait même des punaises parfois, dans notre précipitation. On en mangeait à se faire mal au ventre. Et puis, on entendait les cris des parents, de l'autre côté, qui gueulaient qu'on avait gobé toutes les framboises, et qu'y en aurait plus pour la confiture...

Ah la confiture ! On aimait ça autant que les fruits. On l'étalait sur de larges tartines, qu'on taillait tant bien que mal dans la grosse miché de pain, ce pain inimitable, à la croûte croustillante comme aucune autre, la mie encore chaude et légèrement acide. La confiture dégoulinait le long de nos doigts, s'écrasant sur la nappe cirée. Elle n'était jamais perdue. On réglait le problème à grands coups de langue.

Il y avait les lapins, aussi. Ces gros lapins gris et marrons, et leurs queues en coton. Il se terraient au fond de leur clapier dès qu'on approchait. On essayait de passer les mains à travers les espaces du grillage, et on y restait coincés, parfois. Il fallait que le voisin descende avec ses tenailles pour élargir l'espace et libérer nos poignets. On filait, des marques rouges sur les bras, tandis que le vieux rouspétait en rafistolant ses canevas de ferraille et que les lapins digéraient nos pissenlits.

La neige a balayé les framboises. Il n'y a plus de lapins. Tout est blanc et flou derrière la vitre embuée. La nappe cirée de la cuisine assombrie est impeccablement lisse et vide.

Les années ont passé, c'est étrange. Je me retrouve ici, grandie, dans cette maison imprégnée de souvenirs. On parle si souvent des premières fois. La naissance, la première dent, les premiers pas, le premier rendez-vous, les premiers examens, le premier baiser, la première voiture, la première impression qu'on a eu de quelqu'un.

On ne parle pas des dernières fois.

Le dernier coup de téléphone, un soir. Oui, je me souviens très bien. Mon père se plaignait parce qu'on ne parlait jamais avec Papy et Mamie au téléphone. C'est parce qu'on trouvait Mamie trop bavarde. Ce jour-là, j'ai pris le combiné qu'il me tendait. Et tandis que j'écoutais parler ma grand-mère, j'ai eu cette impression étrange de vivre quelque chose qui ne se reproduirait plus. Je ne me souviens pas exactement du contenu de la conversation. Mais je sais être restée sur une image que Mamie me décrivait: deux vieux amoureux, assis sur un banc main dans la main, le sourire paisible d'une vie accomplie aux lèvres.

Elle avait cette voix si particulière aux personnes qui ont vécu : la couleur de la satiété, ce brun chaud, un peu roux, un peu ocre, qui vous enveloppe à la manière d'une couverture douillette, les soirs d'hiver; la parole du réconfort, de l'expérience. Et ses mots sonnaient comme les dernières lignes d'un livre. L'épilogue d'une belle histoire.

Je savais déjà, en raccrochant, que la neige ne tombait plus seulement derrière ses carreaux. Voilà bien longtemps que les framboises ne poussaient plus dans le jardin en friche et que nos courses effrénées ne résonnaient plus sur les pavés irréguliers de la ruelle en pente. Mon père téléphonait régulièrement pour prendre des nouvelles de ses parents. C'est ainsi qu'il avait appris, quelques mois auparavant, que Mamie allait oublier, petit à petit. Qu'un tapis de neige allait tomber sur sa mémoire, couvrant progressivement et irrémédiablement les traces de nos pas, des siens et de tous les passants dans les rues de sa vie.

Je pensais qu'il n'y avait rien de pire que la mort. Aujourd'hui, c'est l'oubli qui m'effraie.

Perdre la mémoire, c'est se perdre soi-même. Ne plus savoir qui on est ni d'où on vient. Déposer ses cartes sur la table et se retirer d'un jeu qu'on menait à plusieurs. Ne plus comprendre les rires, ni les clins d'oeil complices, les allusions à des instants ultérieurs, des émotions partagées hier, qui ont construit nos relations. Un délabrement progressif et irréversible, un isolement qui s'installe lentement, jusqu'au silence absolu des neiges éternelles. Oui, l'oubli est pire que la mort. Il vous coupe du monde, mais vous laisse vivre. Il s'empare de tout ce qui était vous, il est le pied qui réduit à néant la fourmilière, le travail de toute une vie. On aura beau explorer l'homme dans les moindres détails, disséquer son cerveau, finir par en comprendre chaque aspérité, jamais, jamais personne ne pourra lui rendre sa mémoire.

Ce sont les mots qui ont filé les premiers, pas du jour au lendemain, bien sûr. Mais petit à petit. Parfois, la langue qui fourche, et le doute. Un mot simple qui s'égare, comme un bouton tombé d'une chemise. Puis, la répétition au téléphone d'une même histoire. Une fois, deux fois, trois fois... à quelques minutes d'intervalle à la manière d'un disque rayé. Pas de traitement miracle, pas de traitement tout court. C'est ce qu'ont dit les médecins, très vite.

Et puis, du jour au lendemain, la descente en pente douce s'est vouée en cavalcade effrénée. Trop de poudreuse en position instable. Avalanche. De la neige au réveil, au saut du lit, du verglas sur le carrelage, le pied qui glisse? Ou un blizzard dans la tête, un tourbillon, la conscience qui cristallise? Un bruit sourd a réveillé Papy un matin. Il a retrouvé Mamie, inconsciente, allongée sur les carreaux du salon. Le camion rouge, dans la torpeur silencieuse de l'aube, a emporté ma grand-mère loin de sa cuisine et des cliquetis de la louche dans les framboises en fusion, loin de son jardin en friche, loin de tout.

Depuis, la neige ne cesse de tomber. Chaque soir au téléphone, les nouvelles s'obstinent à ne pas sourire. Mamie ne retournera pas dans sa maison de Briançon. Elle a intégré un centre, où elle sera prise en charge, le jour, la nuit, toujours. Sa raison s'endort sous l'épaisseur ouatée de la neige, et personne, personne n'y peut rien.

Oui, on parle tellement des premières fois. Ces moments qu'on n'oubliera jamais. Enfin, jamais... Je ne sais plus ce qu'on retiendra, je ne sais plus ce qui sera immuable et que rien ne saura altérer. Je ne sais pas si Mamie me reconnaîtra, tout à l'heure. Je ne sais pas si elle se souviendra du jus de framboise sur mes joues, de mes colères d'enfant un peu trop gâtée, de ces après-midi où elle me racontait sa vie, et que je trouvais ça long, et que je regrette...

Je voudrais parler des dernières fois. Ma dernière conversation avec elle, en face à face, deux ans auparavant. J'étais là, dans cette même cuisine, mais il faisait beau. C'était l'été, juillet et son soleil-sourire. L'herbe jaunie dans le jardin grimpait le long des murs. Je ne suis pas allée voir s'il y avait des framboises. Je pense que non. Je déjeunais, ce matin-là, seule avec elle. Elle m'a parlé de sa vie, de son enfance, et je me souviens qu'à ce moment-là, j'avais hâte d'échapper à sa conversation. Ma Mamie était bavarde, je l'ai déjà dit. Mais aujourd'hui, je me reproche mon impatience. Les regrets, on les a toujours quand il est trop tard.

La petite Olga et ses grands yeux bleus, limpides comme les torrents du Queyras, emplissaient la maison familiale d'une jolie voix fluette. A dix ans, ses doigts agiles couraient sur le piano, la promettant à une grande carrière. Oui, elle avait de l'avenir, la jeune fille gracile de la rue des Bleuets. Et son jeune professeur ne vantait pas

seulement les qualités de sa musique. Mais c'était sans compter sur l'homme à la voix dure et haineuse. Fuyant l'étoile jaune, en 1940, ma grand-mère fut cachée par des fermiers, à la campagne. C'est là qu'elle grandit, loin de la guerre, loin de sa famille et loin de son professeur de piano. Elle ne deviendrait ni pianiste, ni institutrice. Elle regretterait de ne pas avoir pu aller à l'école plus longtemps. Mais elle n'oublierait pas le regard de ceux qu'elle avait vus partir, amenés par la police française; la terreur dans les yeux de cette petite fille, qui aurait pu être à sa place.

Quelques années après la guerre, en 1949, Olga rencontra à Paris celui qui deviendrait mon grand-père. Le mauvais air de la capitale les chassa dans les Alpes, où ils élevèrent leurs six enfants. Mon père m'a raconté une quantité d'anecdotes de cette époque-là. Il m'a parlé de cette femme qui ne laissait rien passer, mais dont la générosité et l'amour n'étaient pas quantifiables. Ma propre mère parle d'elle comme d'une grande dame. Et moi, je reste accrochée à ces souvenirs d'enfance. Les après-midi dans le jardin, où nous attendions, avec mes frères et soeurs qu'elle tourne le dos, pour bondir sur les framboises; les jours de pluie, dans le salon, où je la regardais tricoter des jupes pour mes poupées; les soirées à lire la collection du Club des Cinq de sa grande bibliothèque, et les promenades dans la montagne, sur les cailloux blancs, des brassées de fleurs sauvages plein les mains.

C'était la dernière fois.

Aujourd'hui, le ciel est blanc, derrière la vitre. Je ne sais pas où s'est terré le soleil. La grande maison est vide, j'attends dans la cuisine. Là-haut, la famille finit de se préparer. Papy est assis à la table, je ne sais pas quoi dire. Il va la voir tous les jours, depuis l'accident. Il n'a pas perdu son sens de l'humour, mais sa tristesse transparaît, dans des moments tels que celui-ci. Je ne sais pas comment il arrive à tenir. L'amour est bien plus puissant que tous les antidépresseurs du monde. Je n'ose pas lui demander si Mamie le reconnaît encore.

Je ne sais pas si j'aurais le courage de passer la porte.

Là bas, au centre, oserai-je? La voir, l'oeil hagard, étonné; ne plus rien représenter pour elle qu'un être banal, parmi tant d'autres. Ou la trouver amorphe, abruti par les médicaments. La savoir loin, irréversiblement loin, là-bas, sur les hauteurs, là où la neige ne fond jamais, là où tout est toujours blanc, silencieux, monotone.

J'aimerais rester sur cette dernière image. Oui, je voudrais être l'étudiante distraite, assise à son bureau, le regard perdu à travers sa fenêtre entrebâillée, épiant les mouvements, dans la rue en contrebas. J'entendrais résonner les semelles des enfants, sur les pavés, et le coulis de l'eau dans le petit torrent tout près de la fontaine. En face de moi, il y aurait ce banc de pierre encore chaude des derniers rayons du soleil estival. Un couple s'approcherait. L'homme grand, les cheveux blancs coiffés d'un béret, tenant par la main une petite mamie, vêtue d'une robe à fleurs de toutes les couleurs. Ils s'assiéraient, là, sans bruit, et regarderaient le soleil terminer sa descente, blottis l'un contre l'autre. Ils auraient aux lèvres un sourire paisible, l'air satisfait du jardinier qui vient de désherber autour de ses plants de framboisiers, et qui contemple, en sueur, son travail bien achevé. Le vieil homme chuchoterait quelques mots à l'oreille de sa compagne, qui sonneraient comme les dernières lignes d'un livre.

L'épilogue d'une belle histoire.